

ENTREVISTA | GEORGES MOUSTAKI

## « En travaillant 14 heures par semaine nous aurions un meilleur rendement qu'avec 35 »

Le grand chanteur français né en Égypte prétend avec cette affirmation en proclamant que la paresse est le meilleur antidote contre cette société hyperactive et stressée . Moustaki est devenu écrivain avec «Sept contes du pays d'enface», où il pénètre dans les blessures du Proche Orient.

Magazine le visite dans sa cachette - étude parisienne : à ses 72 ans il continue à être un "vagabond".

Par Rubén Amón photographie de Ricardo Cases

Georges Moustaki (Alexandrie, 1934) vit dans une île. Psychologique, biographique et même géographiquement puisque son domicile parisien, mémorial de la chanson française et musée d'instruments orientaux, se trouve sur l'Île Saint Louis, au dos d'un temple chrétien. Il faut seulement traverser un pont pour se trouver parmi l'agitation de la capitale, le «continent», comme l'appellent les voisins, bien que les eaux de la Seine fortifient d'une manière invisible l'îlot, Elles chassent les touristes et elles consentent à Georges Moustaki de s'abandonner en silence à l'exercice de la littérature par illumination. C'est-à-dire, que le légendaire chansonnier et parolier français est devenu spontanément écrivain sans musique au rythme de *Sept Contes du Pays d'enface* (maison d'édition Belacqva). Ce sont des contes dont le sens de l'humour et les résonances orientales n'oublie pas l'actualité politique et le problème de l'identité.

Moustaki avait publié en France quelques écrits autobiographiques, mais la fiction lui a ouvert le chemin de la sagesse sans peur de se dépouiller de la guitare du vagabond. Comme dit le protagoniste d'un de ses récits spirituels : *un luthiste arrivé au sommet de son art n'a pas besoin de son luth pour s'exprimer*. C'est un aphorisme zen qui souligne la fertilité provenant de l'identité de Moustaki et qui redonde de son apparence de gourou chaud et transparent.

Il s'appelle Georges en hommage à Brassens. Il a un passeport français mais il est né en Égypte. Il provient d'une famille grecque ... de religion juive. Il écrit et parle , même, en arabe avec vocation sufiste.

Ce n'est pas que Moustaki renie de son passé canaille ni qu'il a détrôné les idoles qui ont éclairé son chemin. Il a au-dessus du piano une affiche gigantesque d'Edith Piaf comme si elle était une vierge païenne. Les raisons ? *«Cette femme a transformé ma vie, m'a appris à parcourir le chemin par où mon existence est passé»*, explique Georges Moustaki sans lever la voix ni altérer la douceur de sa conversation.

**Q.** Sans être irrévérents ni iconoclastes, on pourrait dire que votre livre n'a pas été écrit, mais qu'il s'est révélé. C'est-vrai que vous avez conçu ce livre sans un point final, même sans avoir une idée d'où vous vous adressez ?

**R.** C'était une question d'inspiration. Je n'avais jamais pensé à faire un livre de récits, mais un jour j'ai commencé à écrire et les mots me sortaient spontanément, ils glissaient sur le papier. Je ne savais même pas où les récits allaient terminer. Moi même j'ignorais son finale et son dénouement. C'est un petit livre. Mais je suis content de l'avoir écrit.

**P.** En partant d'une vision angélique. Vous racontez l'histoire d'un colon juif, Abraham, qui devient Ibrahim après avoir été assimilé dans le sein d'une communauté palestinienne. C'est de la science-fiction ?

**R.** L'idée m'était originalement venue à l'esprit comme un scénario cinématographique. Après il m'a semblé qu'il se défendait comme récit. Et voilà que j'ai pensé alors qu'il serait intéressant d'ajouter les autres jusqu'à finir le livre. La différence entre Abraham et Ibrahim c'est de trois caractères. Une preuve des petites différences qui éloignent



Deux mythes. Moustaki et la chanteuse Edith Piaf, Paris 1958.

réellement les Juifs et les musulmans . Il y a un problème d'ignorance réciproque. Chaque extrémité s'occupe à exagérer la différence d'autrui et à oublier les si évidentes similitudes. C'est pour ça qu'on a construit un mur.

**P.** Un mur que dans le premier de vos récits vous considérez thérapeutique. Au moins dans la mesure dans laquelle cela dénote qu'on a touché le fond.

**R.** La situation de Gaza est très présente dans cette histoire. Et, donc, aussi le mur. Les murs ont la capacité d'unir dans la logique absurde de notre temps. Ainsi que la guerre est la mesure de la paix, la construction d'un mur sera l'excuse pour chercher une compréhension entre ceux qui vivent d'un côté et de l'autre de la barrière. Sans le mur il n'y avait pas de compréhension. Et voilà que je ne défends pas le mur. Je dis que le mur concentre les nouvelles relations. Il y a une curiosité pour savoir ce qu'il arrive de l'autre côté. Le but final est la démolition du mur, évidemment. Mais plusieurs fois il est nécessaire d'avoir devant la preuve matérielle d'un délire pour percevoir le degré de la détérioration à laquelle nous sommes arrivés.

**P.** Bien que la position de Georges Moustaki ne soit pas tout à fait complaisante avec la politique du Gouvernement d'Israël et avec les solutions militaires.

**R.** Je suis né et j'ai vécu au Proche Orient. Et avec l'expérience des dernières années j'ai perçu que ce conflit a beaucoup à voir avec la présence des Juifs européens ou occidentaux. Et j'insiste sur l'aspect européen et occidental. Les Juifs occidentaux se sont installés là en s'abritant derrière les vieilles racines, mais sa conduite manque de cette sensibilité méditerranéenne si déterminante. Israël est un pays occidental importé qui n'est pas en harmonie le contexte culturel et sociologique. C'est un problème de mentalité. Et je suis sûr qu'il est difficile de se mettre dans la peau de ceux qui vivent là, mais l'enracinement profond de l'intoxication de la propagande militaire d'Israël parmi les citoyens me déconcerte. On considère normal que le prix d'un soldat séquestré soit une guerre au Liban. Il faut réfléchir beaucoup plus, entendre les raisons d'autrui. Comprendre pourquoi un Palestinien s'immole et pourquoi il y a tant de misère et de désespoir.

**P.** Le problème maintenant c'est que nous assistons à une scène de guerre civile entre les propres musulmans.

**R.** C'est une anomalie qui provient d'une autre anomalie. Et je fais allusion à l'euro-périsation d'Israël que j'ai mentionné. Tandis que le manque de communication et l'isolement persistent, il n'y aura pas de solution. C'est le résultat d'un militantisme qui exagère le poids de la propre identité sans considérer l'identité d'autrui.

**P.** Votre ami Amin Maalouf dit dans l'essai à propos de l'identité, que les différentes communautés font de leur essence religieuse et patriotique un motif d'exclusion. C'est une manière de s'appauvrir.

**R.** En effet, l'identité doit s'additionner et non pas se soustraire. Elle doit être la synthèse ou le résumé d'une existence. Elle doit fonctionner comme une scène de références concrètes qui nous définissent pluriellement. Je suis français, mais je suis aussi espagnol par affection. Mon nom de famille est Grec, mais je suis né en Égypte. Il n'est pas positif prendre appui aux dépens de quelqu'un. Nous sommes beaucoup plus heureux dans la pluralité.

**P.** Vous êtes aussi un exemple de pluralité du point de vue artistique, puisque vous êtes compositeur, peintre, interprète et maintenant vous nous avez surpris par votre facette d'écrivain. Ce qui est, en réalité, un retour à votre enfance.

**R.** J'ai beaucoup lu parce que mon père était libraire et parce que durant la guerre la littérature s'était convertie en refuge stable. J'ai appris le français et les premières notions de la vie dans les livres. C'était une grande stimulation pour l'imagination. Après j'ai connu la littérature à l'école, mais surtout j'ai eu la chance de fréquenter, en France, de grands écrivains. J'ai l'impression que les auteurs sont au-dessus de leur oeuvres. J'ai eu une grande amitié avec Jorge Amado, j'ai bien connu Henry Miller. J'ai découvert qu'ils communiquent très bien lorsque ils parlent. Qu'ils ont besoin de raconter leurs livres en public avant de les écrire ou pendant qu'ils l'écrivent.

**P.** Mais vous vous avouez particulièrement sensible à la littérature nord-américaine. Concrètement à la littérature Noire et aux romans policiers.

**R.** Je crois que je suis arrivé à cette littérature à travers le jazz. Les grands maîtres de la littérature américaine comme Faulkner m'intéressent, mais sans oublier Dashiell Hammet et Thompson. Ils sont très audacieux en décrivant le monde obscur et clandestin.

**P.** Par contre, vous maniez des histoires : plus spirituelles ?, plus musicales ?

**R.** Quand je fais une chanson, d'abord j'écris les mots et après la musique. Mais les mots naissent déjà avec vocation musicale. Le langage d'un conte contient déjà une mélodie implicite. J'apprécie cette mélodie quand les contes sont lus en public. Nous n'écoutons pas la musique directement, mais oui nous la percevons. Et je tiens à insister qu'il n'y a eu aucune préméditation dans la façon d'aborder ces contes, mais ils transmettent une certaine universalité. Ils pourraient être des histoires du western, de la Bible ou de la mythologie. Ce sont des miroirs où nous pouvons nous reconnaître. C'est mon univers. Et bien que ce soient des histoires de fiction, tous les personnages sont un reflet d'eux mêmes. Ou des aspirations de soi-même..

**P.** Parlez-vous concrètement de l'aspiration à la sagesse, du luthiste qui n'a pas besoin de l'instrument pour se réaliser ?

**R.** J'aimerais arriver là. C'est un modèle. Le but est la sagesse, mais je ne me sens pas près d'elle. Peut-être mon aspect trompe, par le menton, les yeux bleus et la constitution mince. Aussi à cause de l'âge ou de la maturité que l'on est supposé acquérir quand nous vieillissons. Mais j'ai besoin du contact de la foule. Je continue de faire des folies. En quelques aspects je suis encore un vagabond.

**P.** Un vagabond qui revendique le droit à la paresse.

**R.** Oui, je revendique la paresse. Qui est un péché original pour les chrétiens et une philosophie de vie pour les orientaux. Quand je parle de la paresse je parle contre le délire de la société hyperactive et stressée. La société est anesthésiée, vit obsédée par le travail et la production. La paresse est une antidote, une manière de s'arrêter créativement, une manière de contrecarrer le modèle compulsif qui nous entoure. La paresse n'est pas l'indolence ni la fainéantise. C'est prendre des distances et conjurer l'obsession consummatrice. En travaillant 14 heures par semaine nous aurions un meilleur rendement qu'avec 35. Il y a aussi une inflation d'idées et de propagande politique. La paresse est une manière de rompre avec l'aliénation et de repousser le modèle qu'on nous impose.

« **Siete cuentos Fronterizos** » (Ed. Belacqva), de Georges Moustaki, sortira à la vente le 17 janvier.

<http://www.elmundo.es/suplementos/magazine/2007/380/1168021182.html>